



HAL
open science

Histoires de mémoires et d'oublis en famille transculturelle : En-je(ux) d'une non-transmission linguistique ?

Delphine Leroy, Marie Leroy

► To cite this version:

Delphine Leroy, Marie Leroy. Histoires de mémoires et d'oublis en famille transculturelle : En-je(ux) d'une non-transmission linguistique ?. *Mehrsprachigkeit und Transkulturalität in frankophonen Räumen: Modelle, Prozesse und Praktiken / Plurilinguisme et transculturalité dans les espaces francophones : des modèles théoriques à la négociation des pratiques*, 1, Gunter Narr Verlag, pp.225-250, 2022, Frankfurter Studien zur Iberoromania und Frankophonie, 978-3-8233-8581-3. <10.24053/9783823395812>. <hal-04813012>

HAL Id: hal-04813012

<https://hal.science/hal-04813012v1>

Submitted on 8 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Pour citer cet article : Leroy Delphine & Leroy Marie, 2022, Histoires de mémoires et d'oubli en famille transculturelle : En-je(ux) d'une non-transmission linguistique ? in Jürgen Erfurt, Marie Leroy, Mona Stierwald (edit.) *Mehrsprachigkeit und Transkulturalität in frankophonen Räumen: Modelle, Prozesse und Praktiken/ Plurilinguisme et transculturalité dans les espaces francophones : des modèles théoriques à la négociation des pratiques*, Editions Narr, Tübingen, , pp.225-249.

Histoires de mémoires et d'oubli en famille transculturelle : En-je(ux) d'une non-transmission linguistique ?

Delphine Leroy & Marie Leroy

Résumé

A partir de nos expériences à la fois communes en tant que sœurs mais singulières dans nos cheminements personnels, nous tentons d'élucider la part biographique qui nous meut dans nos parcours de recherches vis-à-vis des langues. Issues d'une famille transculturelle, le projet de (non)transmission d'une langue qu'il soit explicite ou pas, s'inscrit à la fois dans une histoire intime, et dans une histoire sociale. Qu'a produit ce rapport aux langues particulier pour chacune de nous ? Quel sens donnons-nous aujourd'hui à des choix de recherche qui les questionnent ? Nous tenterons de répondre à ces questions en montrant comment ces silences et ces absences ont structuré en creux nos parcours d'identification et nos propres voies d'appropriation.

Introduction

Dans le mouvement des histoires de vie, il n'est plus étonnant de voir se tisser biographisation familiale et objet de recherche pour le/la chercheur-e concerné-e. Ainsi, Muriel Molinié (2015) a analysé son parcours de didacticienne en prenant appui sur son contexte enfantin plurilingue. Pour la personne dont c'est l'histoire, cette réflexivité est une chance à saisir pour mieux appréhender les assignations parfois muettes dont son parcours a été jalonné et ainsi de mieux s'en défaire ou alors d'y prendre appui pour les transformer.

Ce qui peut donc sembler anodin vu de l'extérieur, revêt une tout autre dimension pour le sujet qui en prend conscience – ou qui assiste à son

dévoilement – car une bonne part d'inconscient jalonne ce qui peut nous paraître de prime abord comme des choix raisonnables ou objectivés.

C'est l'un de ces éléments dévoilés soudain à l'une d'entre nous qui a déclenché l'idée d'en faire une communication. Comment avec la même histoire familiale (nous sommes sœurs) certains aspects demeurent opaques à une partie de la fratrie, comment elle s'en saisit malgré tout au-delà de ce qui est dit et plus largement comment une même histoire familiale influe sur différentes facettes de la recherche ?

C'est aussi la question de la place dans la fratrie comme facteur d'influence sur les rôles que chacune a endossés – ou pas – vis-à-vis de cette histoire qui sera évoquée.

Cette discussion sororale a ainsi été initiée à l'occasion du colloque de Francfort où notre communication portait sur une thématique commune qu'est la non-transmission en contextes transculturels. Ce qui a émergé de cette communication est la mise en évidence de nos ramifications familiales, intimes avec nos sujets de recherches aux thématiques proches mais avec nos entrées singulières.¹

Avec, pour Delphine une focale sur les histoires de vies et le rôle de l'histoire incorporée et, pour Marie, une recherche portant sur la non-transmission des langues en contextes plurilingues.

Nous partageons toutes les deux des questionnements théoriques et méthodologiques sur les appropriations langagières ce qui n'est certainement pas un hasard au regard de notre histoire familiale. En effet, une autre dimension plus intime est liée à nos questionnements théoriques : la question de la transmission ou non de la langue espagnole par notre mère. Nous la mentionnons car les histoires et expériences de vie des chercheur·e·s participent de nos démarches qui se veulent réflexives, impliquées et trans-formatives.

En nous livrant au dévoilement de ramifications personnelles avec nos sujets de recherches (qui se révèlent parfois aussi à nous-même par l'écriture), s'esquisse une mise en résonances de nos façons de comprendre et de mobiliser des concepts de « transculturalité » et de « transmission ».

1 La transculturalité comme une évidence : pratique des récits d'exils

Dans notre histoire familiale, les récits d'exodes ruraux et linguistiques étaient quotidiens. Aussi bien du côté maternel – l'arrivée seule à quinze ans en France de notre mère sans connaître un mot de cette langue s'est soldée par une

¹ Un grand merci à notre père ainsi qu'à Valérie Fialais pour leurs relectures attentives.

Pour citer cet article : Leroy Delphine & Leroy Marie, 2022, Histoires de mémoires et d'oublis en famille transculturelle : En-je(ux) d'une non-transmission linguistique ? in Jürgen Erfurt, Marie Leroy, Mona Stierwald (edit.) *Mehrsprachigkeit und Transkulturalität in frankophonen Räumen: Modelle, Prozesse und Praktiken/ Plurilinguisme et transculturalité dans les espaces francophones : des modèles théoriques à la négociation des pratiques*, Editions Narr, Tübingen, , pp.225-249.

première nuit passée au commissariat – que de notre grand-mère paternelle, qui avait une passion pour le récit de ses aventures de jeune paysanne creusoise désargentée issue d'une famille nombreuse, gardienne de vaches puis placée comme bonne à tout faire et « montant » à Paris sans le sou. Les histoires cocasses, d'autres temps, d'autres espaces faisaient donc partie intégrante de notre imaginaire familial et du récit des univers sociaux et linguistiques² qui s'entrechoquaient.

Il y avait assurément une mise en valeur épique à surmonter la difficulté initiale que représentait la confrontation à d'autres usages, d'autres pratiques pour ces deux femmes n'en maîtrisant pas les codes. Une situation initiale toujours bucolique, légèrement archaïque et résolument très modeste (voire pauvre) dont le dénouement était bouleversé par une quête de meilleures conditions de vie qui nécessitait maints apprentissages, pas toujours aisés. La situation finale était remarquable, puisque l'une comme l'autre surmontait toutes les difficultés du chemin et parvenait à nous en relater les détails croustillants.

Pour nous, enfants-auditeurs captivés, cela pouvait s'apparenter à des rites de passages, propres à ceux qui accompagnent la transformation de l'enfance à l'adulte. Un jour, nous aussi aurions à vivre des aventures passionnantes.

Ces apprentissages transculturels étaient pour nous une évidence, puisque nous naviguions depuis toujours dans ces récits. Ils étaient à la fois linguistiques, géographiques (monde rural et urbain), nationaux (avec des facteurs de domination nord-sud) mais aussi de classes sociales. L'un de nos ouvrages partagé (Marie me l'a offert et je ne cesse de m'y référer) est d'ailleurs celui de Didier Eribon *Retour à Reims*, dans lequel il évoque les tensions qui l'ont tirailé entre les pratiques sociales et culturelles de sa famille et celles auxquelles il a accédé. Pour autant, ses recherches (sur les gays, les minorités) n'ont eu cesse de puiser dans cette histoire conflictuelle. Annie Ernaux évoque elle aussi de *la honte* de classe de manière remarquable avec cette dualité et la souffrance liée au sentiment de n'en être plus complètement, mais de s'apercevoir du jugement et du regard méprisant porté sur certains usages de sa famille, tel le voyage. Ce

² Notre grand-mère paternelle devait parler le « marchois » (un parler du Croissant), cf. Monnet-Quelet (2011) et, plus récemment Guérin (2020) qui enquête sur les parlers et les associations de promotion des parlers du Croissant. Quant à notre mère, en plus du castillan, elle était familière d'*El rebollar* (ou *El Rebollal*), variété locale du léonais.

sentiment est renforcé par l'« admiration profonde pour ceux et celles qui n'ont pas peur d'aller partout. » (Ernaux, 1997, 43).

Ces regards ont été intériorisés avec tous les efforts qui étaient effectués de la part de nos parents pour ne pas commettre de faute de goût dans ce nouveau monde. L'aînée n'a eu de cesse de se revendiquer de la lignée de celles qui « ne vont pas à l'école, font le ménage et sont malgré tout très bien, très intelligentes ». Le travail de thèse sur des femmes peu ou non lettrées doit beaucoup à cette filiation brandie comme une volonté de reconnaissance et d'équivalence des intelligences (Rancière, 2004).

Il n'est certainement pas anodin de s'apercevoir qu'aujourd'hui Delphine est engagée dans une thématique de recherche propre à son laboratoire³ qui s'intitule « apprendre en transculturalités » et qui évoque non seulement la migration mais également le statut, la circulation et la reconnaissance des savoirs et des connaissances et que Marie mobilise cette notion pour sonder les dimensions culturelles attachées aux langues.

Le terme de transculturation linguistique apparaît dans des travaux récents (Rubio, 2015) qui font directement référence à l'anthropologue cubain Fernando Ortiz⁴.

Cette notion a été reprise et revisitée dans des acceptions très diverses et Jean Lamore, craignant l'effacement de son initiateur, tente de promouvoir la définition donnée par Ortiz :

En fait, le sens exact et créateur de la transculturation selon son « inventeur », F. Ortiz, est clair et doit être réhabilité : la transculturation est un ensemble de transmutations constantes ; elle est créatrice et jamais achevée ; elle est irréversible. Elle est toujours un processus dans lequel on donne quelque chose en échange de ce que l'on reçoit : les deux parties de l'équation s'en trouvent modifiées. Il en émerge une réalité nouvelle, qui n'est pas une mosaïque de caractères, mais un phénomène nouveau, original et indépendant. (Lamore, 1992, 48)

Cette manière dynamique d'entrevoir la transculturation paraît tout à fait en écho avec les consultations transculturelles d'ethnopsychiatrie. En effet, la

³ Experice : Centre de recherche interuniversitaire Expérience, ressources culturelles et Education. <https://experice.univ-paris13.fr/presentation/themes-recherche/>

⁴ Dès 1940, Fernando Ortiz conceptualise cette notion dans son ouvrage sur La Controverse cubaine sur le tabac et le sucre. C'est en cherchant à définir « l'identité cubaine » représentée à la fois par l' ancestrale feuille de tabac et la canne à sucre importée par les colons, qu'il démontre la complexité des rapports d'agrégations, de destructions successives, tels l'esclavage ou la destruction massive de cultures vernaculaires, de transformations, véhiculées au sein de ces produits symboliques et représentatifs de son île.

Pour citer cet article : Leroy Delphine & Leroy Marie, 2022, Histoires de mémoires et d'oublis en famille transculturelle : En-je(ux) d'une non-transmission linguistique ? in Jürgen Erfurt, Marie Leroy, Mona Stierwald (edit.) *Mehrsprachigkeit und Transkulturalität in frankophonen Räumen: Modelle, Prozesse und Praktiken/ Plurilinguisme et transculturalité dans les espaces francophones : des modèles théoriques à la négociation des pratiques*, Editions Narr, Tübingen, , pp.225-249.

réflexion et le dispositif particulier sur le soin des enfants de migrants ou nés de parents migrants, tels que le propose Marie-Rose Moro, repose sur la passerelle que l'équipe réalise autour de la famille entre ses pratiques d'ici et de là-bas. La langue intervient de manière nodale puisque le/la traducteur/-trice fait figure de composante essentielle à ce dispositif. Comme la langue, la place du récit y est cruciale.

Les récits initiatiques familiaux ont joué un rôle évident dans les « péré-migrations » de la cadette à Séville, à Bolzano puis à Francfort. Initialement happée par une quête de filiation et d'identité espagnole (aussitôt rabouée par l'expérience Erasmus), ses expériences altéritaires sont mobilisées dans ses recherches sur les représentations du plurilinguisme (Weirich et Leroy 2014) et désormais sur les non-transmissions des langues en familles plurilingues.

Daniel Coste souligne justement combien le concept de *transculturalité* permet de prendre en compte les asymétries :

la transculturalité suppose plutôt ⁵ , non seulement une transition (étymologiquement, un passage au-delà), mais un décalage un écart, une dissymétrie : ça passe dans un sens et pas (ou moins) dans l'autre (...). (Coste, 2019, 241)

Ces écarts sont perceptibles dans nos appropriations diverses et nos parcours de recherches.

2 Nos « en-vies » de recherches

Delphine, l'aînée :

L'ouvrage (Leroy D 2017) issu de ma thèse a été finalisé dans le village où notre mère est née et sa mère avant elle. Il comporte – contrairement à la version académique – l'autobiographie inédite d'une exilée espagnole en Bourgogne (Gille 2017). La couverture reproduit un cliché effectué cet été-là avec la surimpression d'un courrier de feu notre grand-mère. J'effectue alors, dans l'après-coup, un lien direct entre mes recherches (rapport à l'écrit de femmes migrantes hispanophones à partir de récits de vie et d'autobiographies) et notre histoire familiale dans un lieu évocateur. J'achève cette recherche par la mise en lumière de l'implication familiale qui la traverse.

⁵ Daniel Coste confronte ici les notions d'interculturalité et de transculturalité.

Dans le même moment, cette histoire lacunaire se fissure et se reconfigure à la lecture d'une historiographie régionale⁶ sur la répression franquiste, produite par Ángel Iglesias Ovejero, enseignant chercheur en France, qui est également issu de ce village.⁷

Il s'effectue comme un aller-retour réflexif entre des questionnements personnels, existentiels et ce qui me semble de prime abord éloigné de ces enjeux (ma thèse).

Alors que depuis l'adolescence, je n'ai cessé de questionner le silence pesant autour de ces questions voilà qu'une petite partie du voile se libère, remobilisant toute ma curiosité autour de cette thématique. Cet acharnement est solitaire – notre mère réprouvait ouvertement ces questions – et les quelques réponses reçues de la part de notre grand-mère – étonnée mais jamais froissée que j'ose l'interroger – l'ont été dans des moments où nous étions sans témoins.

Je suis d'ailleurs, la seule de la fratrie (peut-être en qualité d'aînée ?) à endosser cette quête des enfants issus des migrationsmigrations, que Boris Cyrulnik dépeint ainsi :

Et les petits enfants, à l'aise dans cette culture où eux seront assimilés, qui ne sera donc plus nouvelle, reprocheront à leurs parents de les avoir privés d'une partie de leur histoire. Alors, pour redevenir entiers, ils partiront à la recherche de leurs origines et dépoussièreront des conflits vieux de plusieurs siècles. (Cyrulnik, 2003, 8-9)

Un appel à communication viendra deux années plus tard, donner un cadre légitime à mon (en)quête, que j'effectue sur place.⁸

Je questionne d'emblée le rôle des migrations dans ce passé, qui est aussi celui du silence et de la peur et m'aperçois de l'articulation complexe qui relie les mobilités, les générations et le dévoilement d'une histoire qui n'osait pas s'exposer à elle-même sur son propre territoire. Ce sont parfois les enfants, élevés à l'étranger, qui ont pu poser les mots sur ce que leurs parents avaient supporté. En effet, les descendant-e-s de migrant-e-s portent et transportent – parfois de manière inconsciente – ce que Marie-Rose Moro (également native de cette région) dénomme transculturalité à l'instar de l'ethnopsychiatrie.

⁶ Dans Iglesias Ovejero (2016), c'est le district de Ciudad Rodrigo et d'une partie de la Sierra de Francia qui est étudié, ce qui représente en tout entre soixante et soixante-dix localités.

⁷ Ángel Iglesias Ovejero, maître de Conférences honoraire de l'université de Tours, a réalisé une historiographie importante du lieu à l'époque de son enfance avec *La represión franquista en el sudoeste de Salamanca (1936-1948)*.

⁸ Leroy, Delphine, à paraître.

Pour citer cet article : Leroy Delphine & Leroy Marie, 2022, Histoires de mémoires et d'oublis en famille transculturelle : En-je(ux) d'une non-transmission linguistique ? in Jürgen Erfurt, Marie Leroy, Mona Stierwald (edit.) *Mehrsprachigkeit und Transkulturalität in frankophonen Räumen: Modelle, Prozesse und Praktiken/ Plurilinguisme et transculturalité dans les espaces francophones : des modèles théoriques à la négociation des pratiques*, Editions Narr, Tübingen, , pp.225-249.

Le déplacement géographique amène très souvent un déplacement de pratiques et de croyances sur une norme qui devient soudain mouvante. Il y a une nécessité de composition, voire de recomposition, parfois radicale des usages et de leurs significations. Pour les familles migrantes, l'enjeu mémoriel accompagne celui de la transmission et les pratiques linguistiques les nourrissent.

Un débat virulent, à la suite d'une présentation de mes recherches⁹ sur la relation aux langues d'une femme migrante avec ses enfants, avait opposé des personnes anciennement migrantes, qui avaient fait des choix diamétralement opposés quant à la transmission à leurs enfants. Derrière cette âpre discussion, des enjeux de mémoire, de sens, de projet et projection de vie se croisaient avec la déclaration appuyée d'avoir voulu faire au mieux.

Cette tension entre des personnes du public a eu un effet miroir sur notre propre éducation et des valeurs qui semblaient la guider en apparence (insertion sociale, réussite scolaire des enfants). Cette éducation n'a d'ailleurs pas pris la même forme pour les deux aîné·e·s¹⁰ et pour la cadette : sans que notre mère nous parle espagnol, nous cohabitons avec cette langue depuis l'enfance par la présence ponctuelle mais rituelle et saisonnière (été et hiver) de notre grand-mère espagnole à la maison (elle ne parlait pas un mot de français). A l'adolescence, nous avons séparément l'un·e comme l'autre, séjourné chez elle plusieurs étés. Marie, plus jeune, a beaucoup moins bénéficié de cette familiarité linguistique.

Marie, la cadette :

Cette pluralité de quêtes endossées au sein d'une même fratrie m'interroge beaucoup car elle met en relief combien les dynamiques de transmissions sont à aborder de manière multidirectionnelle et différenciée pour chaque personne. Il ne s'agit pas de considérer ce qui est « transmis » ou pas, mais il me semble beaucoup plus fertile de questionner ce qui fait sens pour chacun·e. Je n'ai pour ma part jamais eu les moyens langagiers d'interroger notre grand-mère sur aucune question, et c'est sans doute de ce « manque » initial que ma quête d'appropriation de la langue espagnole est née.

⁹ Leroy, Delphine (2014).

¹⁰ Delphine est l'aînée, ensuite vient notre frère (19 mois les séparent), puis Marie la cadette arrive 10 ans après la plus âgée.

Mon en-vie, comme le dit joliment Delphine, de sonder les transmissions langagières ne m'est pas immédiatement apparue comme une résonance de problématiques personnelles bien que ces connexions puissent aujourd'hui sembler flagrantes. La part d'intime ne cesse effectivement de se révéler à moi en écrivant ces lignes. Il est vrai que ma réflexion initiale portait sur l'impact de l'histoire et des versions de l'Histoire dans les dynamiques d'appropriations linguistiques et s'appuyait sur des constats effectués dans le cadre de ma recherche doctorale.

Dans cette recherche, menée dans la région italienne du Sud-Tyrol, j'interrogeais les représentations du plurilinguisme de jeunes adolescents de la ville de Bolzano ; ville se présentant comme contexte officiellement multilingue dans lequel le fossé ethnolinguistique entre italophones et germanophones est entretenu par la séparation des écoles.¹¹ Jusqu'à récemment, ces dynamiques se passaient en « vase clos » entre italophones et germanophones, mais la fin des années 1990 est marquée par l'arrivée de migrantes allophones¹² sans toutefois que les lignes identitaires et les représentations en ce qui concerne les appropriations langagières s'en trouvent vraiment affectées (Leroy, M., 2019). Jusqu'à une période récente, les personnes allophones faisaient majoritairement le choix de scolariser leurs enfants dans les écoles italophones car le Sud-Tyrol constituait pour elles une deuxième, voire une troisième étape après avoir vécu dans d'autres régions plus méridionales de l'Italie où elles avaient appris l'italien.¹³

C'est un développement nouveau dans le champ éducatif qui a attiré mon attention : depuis peu, de plus en plus d'allophones et d'italophones inscrivent leurs enfants dans des jardins d'enfants et des écoles germanophones, poussant les germanophones à inscrire leurs enfants dans des établissements *scuole dell'infanzia* (écoles maternelles) italophones.

Cette tendance au potentiel séditionnaire pour le système éducatif cloisonné du Sud-Tyrol m'a particulièrement interpellée car elle faisait écho aux expériences

¹¹ Cette séparation sur une base linguistique est, pour nombre de germanophones, le gage d'une préservation de la langue allemande répondant aux traumatismes de l'italianisation de la Province dans la période fasciste.

¹² Dans ma thèse (Leroy, M. 2019) j'emploie surtout le binôme « allochtones » / « autochtones » en me référant aux régimes de légitimité dans l'espace social, mais cette désignation qui comprend aussi bien des italophones originaires d'autres régions d'Italie que les germanophones venus d'Allemagne et d'Autriche n'est pas pertinente ici pour les spécificités concernant des locuteurs/locutrices allophones.

¹³ Majoritairement originaires d'Albanie, du Maroc, du Pakistan et de Roumanie, le Sud-Tyrol constituait pour ces personnes une seconde ou troisième étape après leur arrivée en Italie.

Pour citer cet article : Leroy Delphine & Leroy Marie, 2022, Histoires de mémoires et d'oublis en famille transculturelle : En-je(ux) d'une non-transmission linguistique ? in Jürgen Erfurt, Marie Leroy, Mona Stierwald (edit.) *Mehrsprachigkeit und Transkulturalität in frankophonen Räumen: Modelle, Prozesse und Praktiken/ Plurilinguisme et transculturalité dans les espaces francophones : des modèles théoriques à la négociation des pratiques*, Editions Narr, Tübingen, , pp.225-249.

et réflexions de proches et de connaissances, jeunes parents au Sud-Tyrol, à Paris et Francfort, mais aussi à ma propre situation de jeune mère francophone vivant en Allemagne. Les questions de gestion du plurilinguisme en famille et les différentes prises en compte du plurilinguisme des enfants dans les jardins d'enfants figuraient comme des dénominateurs communs à mes ports d'attaches. Je mobilise ainsi cette expérience transnationale¹⁴ à Paris, Bolzano et Francfort pour sonder les non-transmissions des langues dans des familles plurilingues et transculturelles en pointant les rapports entre sphères familiales et pré-scolaires.

La question de la transmission du français à mes deux fils ne s'est jamais posée autrement que comme une évidence. Mais cette évidence n'en était pas une pour tou.te.s. Je me souviens notamment de la remarque étonnée d'une autre jeune mère de famille turcophone rencontrée lorsque mon premier fils était bébé : « Pourquoi parler français ou turc à son enfant si l'on vit en Allemagne ? » Cette question résonnait pour moi douloureusement avec la non-transmission de l'espagnol par ma mère. Bien que cela ne soit pas le sujet auquel j'ai choisi de consacrer ma recherche, cette confrontation reste vive. Le passage par l'écrit même accompagné ici par Delphine génère de nombreux remous. Je me retrouve dans les propos de Nabil Wakim qui décrit dans son ouvrage *L'Arabe pour tous. Pourquoi ma langue est taboue en France ?* combien le sentiment de honte perdue au fil du temps.

On se demande souvent ce qu'on veut transmettre à ses enfants, ce qu'on leur transmet finalement. Mes parents ne m'ont pas vraiment transmis l'arabe. Ma grand-mère m'a transmis la honte de ne pas le parler. C'est déjà quelque chose, non ? (Wakim, 2020, 21)

Ce journaliste au *Monde* dépeint très pertinemment les spécificités du statut de la langue arabe en France mais aussi ce que ces non-transmissions langagières charrient dans leur sillon pour les histoires de vie et qu'elles débordent la seule question du choix linguistique :

En ne nous parlant pas l'arabe, en nous élevant en français, il ne s'est pas uniquement conformé au mythe du creuset français de l'intégration par la langue. Il a aussi construit autre chose, libéré de sa propre histoire, de sa propre famille. En nous

¹⁴ Il s'agit aussi pour moi d'enrichir le lien avec ces ailleurs intimes et de ne pas en être totalement et définitivement « partie ».

aimant et en nous élevant en français, il a pris ses distances, non pas seulement avec la langue arabe, mais avec un mode de vie dont il voulait se libérer. (Wakim, 2020, 35)

La question de la honte et du silence résonne avec force avec notre histoire familiale : lorsque, plus grand·e·s, nous demandions à notre mère pourquoi elle ne nous avait pas appris sa langue, non sans reproche, la réponse passait invariablement par un autre reproche : « Vous n’avez jamais voulu, dès que vous avez pu parler¹⁵, vous m’avez dit, « arrête de nous parler espagnol, ici on est en France, on parle français » ». Cela était bien vrai, certes, comme beaucoup de jeunes enfants qui grandissent dans des familles plurilingues et pluriculturelles, nous percevions les déséquilibres des statuts attachés aux langues.

Mais ce n’était qu’une partie d’une réalité plus complexe que nous n’apprenons que beaucoup plus tard, il y a quelques années. Cette accusation – lourde à porter pour celle qui était en fait visée par ce « vous » (Delphine puisque l’aînée) – renvoie aux travaux sur les relations intergénérationnelles qui ont mis en avant la place « privilégiée » des aîné·e·s quant aux transmissions des langues d’origine par rapport à leurs cadets (Thamin, 2007, 227)¹⁶, à savoir le poids des responsabilités et des attentes attachées à cette (trans) mission.

[Marie] Pendant ces derniers mois marqués par la pandémie, l’impossibilité de mener mes entretiens *de visu* m’a engagée à repasser par la porte de l’intime pour fouiller dans le sac de mes propres rapports aux transmissions et ainsi à resserrer la problématique sur ce qui, finalement me meut et m’émeut : les non-transmissions. Dans ces exercices d’écriture introspective, parfois à vif, les questions liées bien sûr aux filiations mais aussi beaucoup à la fratrie sont apparues centrales. Pourquoi l’espagnol avait été transmis à mes aînés et pas à moi ?

Spolsky décrit la famille comme étant le lieu de maintien d’une langue, car « c’est la politique linguistique au niveau de la famille qui détermine finalement le maintien ou la perte d’une langue » (Spolsky, 2004, cité dans Haque, 2019, 10). Les politiques linguistiques familiales sont effectivement le lieu d’enjeux de « patrimonialisation » (ou ici de « matrimonialisation ») des langues dans le cas de langues minoritaires ou encore d’assignation identitaire sur la question des origines dans les cas des langues dites des « migrations ».

¹⁵ Il semble pourtant que cette remarque et ce moment „clé“ -dont je me souviens parfaitement- ne soit apparu qu’après mon entrée à l’école maternelle et une socialisation scolaire qui écartait le plurilinguisme comme structurant pour les enfants. (Delphine).

¹⁶ Thamin se réfère ici aux travaux de Deprez, 1994, Leconte, 2005 et Perregaux, 2008.

Pour citer cet article : Leroy Delphine & Leroy Marie, 2022, Histoires de mémoires et d'oublis en famille transculturelle : En-je(ux) d'une non-transmission linguistique ? in Jürgen Erfurt, Marie Leroy, Mona Stierwald (edit.) *Mehrsprachigkeit und Transkulturalität in frankophonen Räumen: Modelle, Prozesse und Praktiken/ Plurilinguisme et transculturalité dans les espaces francophones : des modèles théoriques à la négociation des pratiques*, Editions Narr, Tübingen, , pp.225-249.

Les questions des transmissions transgénérationnelles et des projections dans l'avenir qui s'y jouent engagent effectivement à prendre en compte les relations aux temps, aux trans-formations, au rôle de la mémoire et de l'oubli, mais comme le note très justement Léglise : « La notion même de transmission verticale est remise en cause et (...) les travaux montrent des pratiques inter ou intra-générationnelles plus complexes et très importantes dans le maintien des langues familiales » (2019, 163).

Ces divers constats invitent ainsi à porter une attention particulière aux processus diachroniques et aux appropriations diverses par les enfants (Unterreiner 2014), mais aussi à spécifier ce à quoi le terme « famille » renvoie. L'ensemble des représentations des chercheur·e·s liées aux propres expériences structurent le champ d'étude comme l'illustrent les récents travaux menés par Isabelle Léglise (2019) sur les rôles des (re)présentations graphiques dans la compréhension des phénomènes de transmissions langagières en familles. Mais rares sont les écrits académiques qui posent ces jalons comme tels ou qui discutent des délimitations de cette notion qui diffère culturellement. Ces distorsions invisibilisées laissent entendre un sens commun partagé, or nos expériences se singularisent même au sein d'une même fratrie. L'ambition est ici, me semble-t-il, de mettre sous tension des enjeux et des objets qui font sens pour le/la chercheur.e quand ils entrent en résonance avec des éléments biographiques.

Je me suis ainsi demandée pourquoi en tant qu'historienne de formation, mon histoire « espagnole » m'apparaissait moins porteuse d'enjeux identitaires, alors que les rapports aux langues, et plus spécifiquement à la langue de notre mère, étaient cruciaux pour moi. Il y a pour ma part une interrogation forte sur nos écarts (dans le sens de Jullien 2016), dont ce dialogue parviendra peut-être, à élucider d'autres dimensions encore invisibles.

3 L'effet miroir : s'identifier par les autres

Ce que W. E. B. Du Bois appelle la « double conscience » (Bessone, *in* Du Bois 2007 : VIII), c'est-à-dire la construction de sa propre subjectivité dans le regard des autres ; notamment avec une différence visible à l'œil nu (la couleur de peau), s'effectue de manière moins rapide et permanente lorsque l'écart n'est pas perceptible immédiatement, mais résulte du même procédé relationnel.

[Delphine] Se construire une identité « issue des migrations » ne s'est pas fait immédiatement de l'intérieur. C'est une assignation extérieure de camarades de classe qui a été assez marquante pour pouvoir être datée précisément (je me souviens très bien du moment : un interclasse de midi dans l'entresol d'un escalier où nous avions coutume d'aller bavarder et fumer en cachette), où le fait objectif d'avoir une mère espagnole, faisait de moi une enfant issue des migrations, ce dont je ne m'étais jamais ni aperçue, ni revendiquée, alors que déjà à l'époque je revendiquais beaucoup. L'assignation n'était ni négative ni positive, elle souhaitait juste donner un éclairage à un point de vue que je défendais alors. Le rapport à l'histoire du pays se construit donc dans cette proximité ou cette reconnaissance d'être liée de très près à un collectif territorial. Dans mon cas cela s'est effectué dans une dualité très forte : une affirmation politique (à l'aube adolescente où les premiers émois s'élaborent) et un rejet d'une histoire familiale qui ne me paraissait pas en adéquation avec un passé héroïque ou engagé (la migration de ma mère n'avait même pas le bon ton d'être en lien avec les républicain·e·s espagnol·e·s).

Bref, si j'étais issue des migrations, je l'étais sans panache ni brio. En revanche, dès que cette posture a été admise – j'ai même été jusqu'à demander la nationalité espagnole en fin de thèse – il a fallu aller déterrer ce qui se taisait dans cette histoire-là.

C'est à l'issue de ce premier acte d'assignation ou de révélation – mais le terme paraît trop fort – à quinze ans, que j'ai pris des cours d'espagnol (grand débutant en seconde) et n'ai eu cesse de questionner ma grand-mère sur des sujets liés au franquisme et au positionnement familial dans ce contexte – notamment du grand-père décédé dans la petite enfance maternelle. J'ai donc « appris » l'histoire d'Espagne en France dans un cours de langue et l'ai confronté en Espagne dans un espace familial. Cependant, j'ai mis beaucoup de temps à relier histoire familiale et recherche académique.

4 Sillages autobiographiques et plurilingues dans nos recherches

[Delphine] La langue, qui est devenue un élément transversal de mon travail n'était *a priori*, pas un choix relevant du biographique, au moins consciemment. L'espagnol est intervenu tardivement dans mon projet de thèse. Auparavant, si je m'étais toujours intéressée à des personnes migrantes, je ne les avais approchées ni par la langue ni par la nationalité (mais dans leur rapport à l'écrit). C'est donc presque une « incidence », si ce choix méthodologique (compréhension et interprétation de discours dans un français mélangé à d'autres langues, à d'autres sonorités qui m'étaient parfois difficile à clairement

Pour citer cet article : Leroy Delphine & Leroy Marie, 2022, Histoires de mémoires et d'oublis en famille transculturelle : En-je(ux) d'une non-transmission linguistique ? in Jürgen Erfurt, Marie Leroy, Mona Stierwald (edit.) *Mehrsprachigkeit und Transkulturalität in frankophonen Räumen: Modelle, Prozesse und Praktiken/ Plurilinguisme et transculturalité dans les espaces francophones : des modèles théoriques à la négociation des pratiques*, Editions Narr, Tübingen, , pp.225-249.

identifier, ignorante des langues empruntées) m'est apparu au cours d'une discussion avec une autre étudiante – également issue des migrations – et qui avait fait le choix de la langue comme facteur de sélection des personnes à interviewer.

[Marie] C'est intéressant car je n'ai pas souvenir d'avoir jamais relié histoire familiale et recherche académique avant notre intervention commune de février 2020 alors que le lien entre le parcours familial et ton sujet de thèse, Delphine, me semblait évident. Je n'ai pour ma part pas creusé du côté de l'histoire « héritée » mais j'ai bien mobilisé des éléments biographiques pour ma recherche doctorale, plutôt afin d'explicitier mes interprétations et de mes propres représentations.

[Delphine] Pourtant tu t'es appuyée en permanence sur les apprentissages linguistiques que tu étais en train de réaliser (italien, allemand) ou de côtoyer (langues régionales) pour en faire un sujet et objet d'étude. J'ai toujours pensé que ce goût pour le déplacement et les langues, tu l'avais puisé dans l'apprentissage presque initiatique de l'espagnol, en contexte lors de ton année d'Erasmus à Séville. Je ne peux m'empêcher de croiser cette quête des langues et de mobilité, qui maintenant te distingue, avec une volonté de rattraper un manque ou un dû. Au final tu es la plus mobile et la plus plurilingue de la famille et en as fait un terrain d'expérimentations.

Je lis le biographique au creux de tes recherches sans qu'il soit explicite, pour autant je m'étonne que tu ne l'endosses pas. Est-ce que je sur-interprète tes travaux, traque ton expérience personnelle au fil de tes questionnements, m'illusionne sur la part biographique de ton travail ?

5 Quand nos recherches révèlent le biographique qu'elles contiennent à notre insu

On ne décide pas seulement les sujets sur lesquels on travaille, ou qu'on souhaite exposer, en fonction de critères intellectuels. Aux raisons scientifiques s'ajoutent souvent des raisons personnelles. Car nous sommes tous des héritiers. Nous héritons d'un monde social et d'un récit familial. La seule différence est peut-être entre ceux qui reconnaissent cet héritage et ceux qui l'oublient, ou le nient. (Fassin, 2020, emplacement 529)

Ainsi Didier Fassin se souvient de son grand-père italien franchissant les Alpes au moment où il va lui-même enquêter sur ce chemin migratoire.

Delphine :

C'est plutôt au cours de mes recherches que la biographie familiale vient me rattraper et donner un sens nouveau à mes quêtes. On pourrait même dire que la recherche pousse à travailler cette partie incorporée, à défricher ce qui serait peut-être demeuré comme flottant. L'attraction pour certains sujets ou approches ne résulte pas uniquement d'un choix posé et distancié, nos imaginaires et affects se saisissent souvent de nos projets initiaux. Il me semble qu'il convient alors de travailler sa propre subjectivité afin de ne pas l'emmêler inconsciemment à l'enquête. L'enquête, pour ne pas être pure fiction, doit selon moi mettre à jour la manière de la mener et le point de vue, duquel elle observe la situation.

Ce point de vue est situé dans un moment et un espace, c'est par exemple le cas lors d'une lecture cadeau, *Pas pleurer* de Lydie Salvayre, qui m'est offert en 2014, juste après ma soutenance tant il fait écho à mon travail de recherche.

Cette coïncidence temporelle appelle d'autres congruences, qui ne se réduisent pas au fait de rapporter des récits de vie de femmes migrantes hispanophones. C'est notamment le refus de traduire, de lisser, de gommer, de réagencer et finalement de déranger, de déloger les mots des femmes que j'ai interrogées. Comme si en délogeant leurs mots, je les délogeais, elles, avec leur façon si particulière d'habiter les langues. Derrière se profile aussi l'idée que derrière les mots et les manières de dire il existe des savoirs expérientiels, dont il n'y a pas à avoir honte et à se cacher, où que l'on soit, d'où que l'on parle, mais bien à exposer dans toute leur dignité et leur superbe.

Au cours de ma thèse j'ai entendu, transcrit et tenu à reporter par écrit ce mélange de langues qui était le propre de l'oral que nous avons partagé avec mes interlocutrices.

Le lisser « en bon français » au moment de la rédaction finale m'est apparu impossible, comme le fruit d'une trahison insupportable. J'ai dû batailler, argumenter, écrire des articles, pour que ce parti pris soit soutenable et soutenu et ne soit finalement pas considéré comme « impropre à la recherche » ou plutôt « impropre à l'écriture de la recherche ». Alors quel plaisir, quel ravissement lorsque je lis quelques jours plus tard dans le dernier prix Goncourt :

Elle entend pour la première fois de sa vie, des langues étrangères, c'est un plaisir de l'âme. [...] Et dans ce *jaleo*¹⁷ ce brouhaha, quel mot formidable ma chérie ! dans ce

¹⁷ Les mots directement issus de l'espagnol ont été mis en italiques pour une plus rapide compréhension du propos, ce qui n'est pas le cas dans le texte initial et ne rend pas

Pour citer cet article : Leroy Delphine & Leroy Marie, 2022, Histoires de mémoires et d'oublis en famille transculturelle : En-je(ux) d'une non-transmission linguistique ? in Jürgen Erfurt, Marie Leroy, Mona Stierwald (edit.) *Mehrsprachigkeit und Transkulturalität in frankophonen Räumen: Modelle, Prozesse und Praktiken/ Plurilinguisme et transculturalité dans les espaces francophones : des modèles théoriques à la négociation des pratiques*, Editions Narr, Tübingen, , pp.225-249.

brouhaha des discussions, des éclats de rire, de *Me cago en Dios* lancés à tout propos et du *tintin* des verres entrechoqués, une voix tout à coup s'élève, une voix grave et légèrement palpitante. (Salvayre, 2014, 115)

La langue des mères, le fragnol hors des âges et des conventions, mélange bigarré de langues, ni tout à fait français, ni complètement espagnol, une langue traverse, créole, métisse, comme le sont toutes les langues de la rencontre est admis par l'Académie !

Véritable ode à l'impureté (Emcke, 2017), elle transgresse les règles, détonne, dissonne, mais ne cesse de raconter, préciser par décalages et proximités linguistiques. Celle dont on se moque, dont on a honte, qui rassure et accompagne les familiers, tout à la fois.

C'est la langue forte et joviale, celle qui affirme sa place, toute sa place. La place de ceux et celles qui apprennent « sur le tas », qui mélangent, confondent, aménagent et inventent une autre forme de parler, en dehors des cadres doctement établis de la syntaxe et de la linguistique. C'est la langue qui fait corps, celle qui fait violence, qui renvoie au passé et au milieu, à l'école sans école. C'est une langue qui se crée au moment où elle s'énonce, émerge des interstices.

C'est la langue de la mère qui parle à la fille et qui raconte, se raconte. Dans cet extrait, elle relate une visite auprès d'un couple qui cherche à engager une nouvelle bonne, « la précédente ayant été chassée au motif qu'elle sentait l'oignon » accompagnée de sa propre mère, à qui la sentence du couple est adressée comme un compliment : « elle a l'air bien modeste » [...] :

Alors quand on se retrouve en la rue, je me mets à griter (moi : à crier), à crier. Elle a l'air bien modeste, tu comprends ce que ça veut dire ? Plus doucement pour l'amour du ciel, implore ma mère qui est une femme très éclipsée. Ça veut dire je bouillais ma chérie, je bouillais, ça veut dire je serai une bonne bien bête et bien obéissante ! ça veut dire que j'accepterai tous les ordres de doña Sol sans protester et que je laverai son caca sans protester ! ça veut dire que je présenterai toutes les garanties d'une parfaite idiote, que je ne rechisterai jamais contre rien, que je ne causerai aucune moleste d'aucune sorte ! (Salvayre, 2014, 13)

compte des tournures de phrases, qui sont des emprunts et des mélanges à la syntaxe castillane.

C'est la langue de la confiance, de la confiance, celle que les femmes interrogées me font.

Mônica par exemple lorsqu'elle évoque certaines de ses soirées dédiées à la réalisation d'ouvrages en laine s'exprime ainsi : « Il me fait penser el tricot », « Mi maman c'est pareil. Yo me pareció beaucoup a mi maman. Mi maman c'est pareil. Elle tricote beaucoup, elle fait la couture. » (Leroy D., 2017, 181-182).

Le fragnol est une identité partagée, une bannière qui énonce « je suis fragnophone ». Pour Phyllis Dalley, de l'Université d'Ottawa qui a beaucoup travaillé sur le bilinguisme franco-anglais et le franglais dans le cadre scolaire, « le tissage des langues est une pratique commune à toutes les communautés bilingues du monde, ce tissage est un signe d'appartenance au groupe. » (Dalley, 2018)

C'est la connivence d'un collectif qui traduit, par une pratique linguistique partagée, ses appartenances complexes.

Très souvent, le bilinguisme est abordé de manière séparée, chaque langue devant être isolée, autonome et étanche. On évoque même le terme de puristes, concernant des usages linguistiques, qualifiés de supérieurs, représentés par une forme de beauté de la langue. La domination des usages linguistiques et des langues opère sur leurs locutrices et locuteurs les mêmes procédés de qualification/déqualification. Tout mélange est réprimé, conduisant souvent à une représentation négative de sa pratique langagière lorsqu'on y a recours. Elle évoque et provoque l'insécurité linguistique qui plonge alors certaines personnes dans le silence de peur d'être dans la faute, l'erreur.

La moquerie, parfois même pour les adultes, lors d'échanges sociaux divers, fait partie des expériences les plus cuisantes de l'échec à être intelligible, comme soudain échec à paraître intelligent-e. La honte qui s'abat sur celle ou celui qui peine à se faire comprendre et que le locuteur puriste raille ou méprise en articulant ou en parlant beaucoup plus fort par exemple, ou en manquant volontairement d'attention bienveillante. Cette honte est amplifiée par le manque, le mal d'école, de celles et ceux qui n'ont pas su ou pas pu accéder à la langue standardisée des classes dominantes et qui parviennent au-delà des langues à se reconnaître.

Un souvenir me revient à l'esprit : ce sont les échanges entre nos deux grandsmères : l'une Française ne parlant aucun mot d'espagnol, l'autre Espagnole ne parlant aucun mot de français. Aucune des deux n'avait prolongé très longtemps la fréquentation de l'école et chacune avait à sa façon expérimenté l'exode rural des milieux très modestes. Ces éléments semblent aujourd'hui expliquer une connivence réciproque qui se situait au-delà des mots. Après de longs moments de silence, silence partagé, étiré et léger sur le

Pour citer cet article : Leroy Delphine & Leroy Marie, 2022, Histoires de mémoires et d'oublis en famille transculturelle : En-je(ux) d'une non-transmission linguistique ? in Jürgen Erfurt, Marie Leroy, Mona Stierwald (edit.) *Mehrsprachigkeit und Transkulturalität in frankophonen Räumen: Modelle, Prozesse und Praktiken/ Plurilinguisme et transculturalité dans les espaces francophones : des modèles théoriques à la négociation des pratiques*, Editions Narr, Tübingen, , pp.225-249.

canapé du salon familial, leurs salutations au moment de se quitter étaient d'un volume sonore impressionnant, phrases courtes, gestes amples, hurlant riant, se saluant, accolades embrassades et concluant par un « finalement on se comprend très bien » « *si, si nos enteramos muy bien* » qui avait la saveur déroutante d'une scène ubuesque et poétique.

Ainsi, la langue standard, statutaire, celle de l'école et des documents officiels est celle requise au moins pour l'écriture. C'est en tout cas ce que préconise Phyllis Dalley (2018) pour les enfants en situation de plurilinguisme : l'entrelacement des langues comme vecteur d'apprentissage scolaire et le standard du pays comme langue écrite de performance formelle.

Cette norme incorporée, de l'écriture en langue « standardisée » sera celle d'Isabel Gille, cette femme migrante, comme la maman de Lydie Salvayre, enfant fuyant la guerre d'Espagne, réfugiée en France et travailleuse agricole. Mariée à un Français, une fois ses deux fils élevés et partis du foyer familial, elle s'inscrit dans un cours d'alphabétisation à plus de cinquante-cinq ans et prend simultanément la plume pour s'écrire. Même son français standard, qu'elle veut lisser, épurer de tout accent, s'imprègne de l'époque, de son milieu, transpire du charme d'une oralité déjà désuète pour nous, quelques années plus tard. Elle n'a pas résisté non plus à insérer des termes espagnols au début de son récit :

Vers 1925, ma famille vivait dans le sud de l'Espagne, à Cañete de las Torres, village de quinze-cents habitants proche de Cordoue. [...] Nous cultivions du blé, de l'avoine, de l'orge, des pastèques, des melons, du maïs, qui, semé entre les pieds de melons sert d'abord de nourriture aux cigarras (cigales) et aux cigarrones (sauterelles). [...]. Notre matériel était rudimentaire : une charrue, une herse, des pioches, quelques outils à main, et pour le battage des céréales un trillo. C'était un plateau en bois muni d'un siège monté sur des axes garnis de disques dentés en acier. (Gille, 2017, 188)

A travers la volonté, l'affirmation de la transcription et de l'écriture enchevêtrée, il y a cette lutte pour la reconnaissance (Honneth), des langues insoumises des « sans voix » que Lydie Salvayre semble promouvoir à la « dignité littéraire ». Cette langue des mères serait alors dans sa poésie et ses truculentes trouvailles une langue mère, la mono-langue de l'autre (Derrida), celle qui ne cesse de se réinventer chaque jour.

Ce fragno!, lorsque je l'entends, évoque pour moi quelque chose de réconfortant et de tendre, une forme de truculence, la joie de la liberté des

mots, mon plaisir vif à découvrir de l'espagnol dans des tournures qui pourtant paraissent françaises et l'inverse.

Pourtant le fragno! n'a jamais été et ne sera définitivement pas la langue de notre mère.

Effectivement, le fragno! n'a jamais eu de place à la maison. Les quelques « écarts » de notre mère se comptent sur les doigts d'une main (inversion des mots « dessus et dessous », « cocodrile » à la place de crocodile, la numération en espagnol pour les opérations de calculs) et donnaient lieu à des moqueries. Rires bienveillants mais qui tout de même devaient alimenter son inconfort linguistique, elle qui ne s'autorisait pas le luxe de « transgresser ». Elle a bien incorporé les nouveaux codes monolingues et certainement conservé un sentiment d'insécurité linguistique à l'écrit, même s'il n'a jamais été explicité¹⁸. Aucun souvenir ne nous revient d'une aide de sa part pour nos devoirs incompris. Dans les premières années de scolarité, ce sont nos grands-parents paternels qui avaient la seule compétence d'être français, nés en France pour nous accompagner dans les premiers pas vers la lecture (pour les aîné-e-s).

C'est avec nos parents, à Paris, que je vois *Le silence des autres*¹⁹, qui retrace les effets du silence sous la dictature et l'oppression sociale qui s'en est suivie. En effet, deux ans après la mort de Franco, la loi d'amnistie générale de 1977 a libéré les prisonniers politiques encore incarcérés mais a surtout interdit le jugement des crimes franquistes. Les exactions commises sous la dictature et jusque dans les années 1980 (disparitions, exécutions sommaires, vols de bébés, torture) sont impunies, passées sous silence, alors que connues de la population. Le silence était la loi de ce pays et perdure au-delà des ans.

Ce film vient en écho à une enquête que j'ai effectuée quelques temps avant. Je suis donc pleinement émue et investie dans ce discours.

A l'issue de la projection notre mère m'annonce, en passant, en murmurant, que pendant des années, elle ne savait plus parler espagnol, qu'elle ne pouvait plus parler. Je demeure stupéfaite, interdite, le silence s'est aussi emparé de moi avec cette révélation et cette question : comment peut-on oublier sa langue ?

Une autre sidération me transporte : comment ai-je pu l'ignorer toutes ces années ? Moi dont l'accent en espagnol (jugé portugais) était source de franches moqueries.

Ma sœur – à qui je téléphone le soir en rentrant – n'est pas dans le même aveuglement que moi...

¹⁸ Au contraire de notre grand-mère paternelle, qui était à la fois une lectrice assidue mais en très grande difficulté quand il lui fallait écrire un mot.

¹⁹ Carracedo Almudena/ Bahar Robert (2018).

Pour citer cet article : Leroy Delphine & Leroy Marie, 2022, Histoires de mémoires et d'oublis en famille transculturelle : En-je(ux) d'une non-transmission linguistique ? in Jürgen Erfurt, Marie Leroy, Mona Stierwald (edit.) *Mehrsprachigkeit und Transkulturalität in frankophonen Räumen: Modelle, Prozesse und Praktiken/ Plurilinguisme et transculturalité dans les espaces francophones : des modèles théoriques à la négociation des pratiques*, Editions Narr, Tübingen, , pp.225-249.

[Marie] Cette révélation – l'oubli de la langue maternelle – a certainement un lien avec la visite des parents à Francfort il y a quelques années (où je résidais alors depuis peu). Je les retrouve à la sortie d'un séminaire de Jürgen Erfurt qui portait sur l'attrition. Ma mère me fait alors la même déclaration et ajoute s'être réappropriée l'espagnol beaucoup plus tard à l'université, difficilement mais un espagnol littéral, savant, « plein d'accents ». Cet aveu résonne pour moi aussi avec force. Bien des choses semblent alors faire sens, ou du moins, trouver un complément d'explication à l'unique réponse qui nous était alors apportée : notre culpabilité dans le refus de parler espagnol.

Des années auparavant, lors d'une autre visite de mes parents lorsque j'effectuais un échange Erasmus à Séville, j'étais stupéfaite que ma mère se présente à plusieurs reprises comme néerlandaise lorsqu'un.e inconnu.e voulant la complimenter pour son « bon espagnol » (sous-entendu « pour une étrangère ») on lui demandait d'où elle venait. Elle répondait alors à mon interrogation par un rieur « pourquoi pas ? ». Avec l'aveu de l'oubli de sa langue, je commençais un peu à cerner la profondeur et l'ampleur des ramifications de ce secret.

6 La Révélation. L'attrition

Inconscience des réparations : deux de ses enfants (ses deux filles) cherchent autour des langues, des écritures migrantes, du plurilinguisme.

Delphine :

Notre mère avait perdu sa langue maternelle. Attrition, nouveau mot pour moi. La langue de notre mère avait disparu en elle, elle l'avait ravalée voulant taire, enfouir, ensevelir, cacher tout ce qui pouvait surgir du bout des lèvres, réprimer le moindre petit accent subsistant. C'est l'étrangeté que l'on camoufle, l'étrangère que l'on réprime tout au fond de soi. Migrante à quinze ans, seule en France, effectivement aujourd'hui elle ne porte pas d'accent reconnaissable.

I- Médecine : Usure par frottement II- Au fig.– THÉOL., CATH. Contrition imparfaite fondée sur la seule crainte des châtements éternels.

2. Nous pouvons nous éclairer ici par l'exemple de l'église catholique, qui établit deux degrés dans le remords justifiant. L'un, qu'elle appelle la contrition, est le regret d'avoir péché, fondé sur la douleur d'avoir offensé Dieu ; l'autre qu'elle appelle

attrition, est le regret d'avoir péché, fondé sur la crainte des peines de l'enfer. J. Simon, *Le Devoir*, 1854, p. 378. ²⁰

En linguistique, l'attrition des langues est définie comme la perte non pathologique d'une partie ou la totalité d'une langue chez un bilingue. L'attrition est un phénomène indépendant du changement linguistique ou de la mort des langues – ces phénomènes surviennent dans des communautés bilingues à travers plusieurs générations. L'attrition, par contre, renvoie à la perte d'une langue chez l'individu et s'observe par conséquent au niveau d'une seule génération. ²¹

L'attrition des langues serait alors un moyen de défense par crainte de représailles des locuteurs plus expérimentés, ou auxquels on voue une forme de déférence.

L'attrition est un phénomène relativement fréquent qui est en lien direct avec l'incertitude linguistique. La soif du parler correct dans un nouvel espace linguistique, où le locuteur est isolé, peut produire cet effet.

Pour Phyllis Dalley (2018), l'incertitude linguistique existe pour tou-te-s et particulièrement dans des territoires bilingues comme au Canada. Ce phénomène se produit lorsqu'une personne ayant appris le français en langue étrangère est gênée de son accent ou que des francophones n'osent pas, dans un milieu plus anglophone, parler dans leur langue maternelle. Elle explique ce cycle par la honte qui coupe la parole à trop de jeunes hommes et femmes.

L'hermétisme des langues serait alors non seulement ce qui clive et sépare, mais surtout ce qui renvoie à la crainte, l'incertitude et la menace. Peut-être même une oppression de la norme. Il n'est plus étonnant que je préfère la douceur du bigarré et du mélange. Les inventions qui libèrent et viennent « effracter » la langue.

D'autre part, il est certain que cette peur et cette honte du « mal parler » nous ont été transmises et ont irradié les espaces d'apprentissages formels que sont l'école, notamment. Ces allers-retours entre une institution qui souligne l'importance de la correction d'une langue scolaire pour la réussite de ses élèves et la crainte maternelle de ne pas la maîtriser complètement, a probablement dû orienter nos apprentissages et nos envies dans ce domaine (même celles de transgressions).

Ce sentiment de peur est relayé et amplifié par les injonctions à « l'intégration », dont la langue est l'un des premiers enjeux pour les migrant-e-s et a

²⁰ L'attrition : <http://www.cnrtl.fr/definition/attrition>

²¹ <https://fr-academic.com/dic.nsf/frwiki/152818>. Pour un article plus approfondi voir Barbara Köpke et Monika S. Schmid (2011)

Pour citer cet article : Leroy Delphine & Leroy Marie, 2022, Histoires de mémoires et d'oublis en famille transculturelle : En-je(ux) d'une non-transmission linguistique ? in Jürgen Erfurt, Marie Leroy, Mona Stierwald (edit.) *Mehrsprachigkeit und Transkulturalität in frankophonen Räumen: Modelle, Prozesse und Praktiken/ Plurilinguisme et transculturalité dans les espaces francophones : des modèles théoriques à la négociation des pratiques*, Editions Narr, Tübingen, , pp.225-249.

certainement paralysé notre mère. Une alternative résiderait dans un regard transnational qui, selon Léglise (2019, 160) permet de « renverser la vision assimilatrice considérant les familles migrantes venues s'installer dans un pays d'accueil ».

La reconnaissance de langues imbriquées, entremêlées, comme ayant une légitimité littéraire renforce une dimension transculturelle valorisée et donc valorisante. Dominique Chancé²² explique à propos de *Pas pleurer* :

C'est finalement dans la langue et son originalité, ses barbarismes assumés que mère et fille, complices en créativité et en drôlerie, savent ne pas « rester à leur place », conquérir des espaces de transgression et de jeu, transformer la littérature en y inscrivant l'histoire et la langue de sujets minoritaires, femmes, immigrées espagnoles, pauvres, qui ont su faire leur chemin et imprimer dans la langue et la culture françaises, leur singularité.

Il n'est pas question de faire une ode particulière au fragnoil comme s'il était un et indivisible, maintenant qu'il a inscrit ses lettres de noblesse dans la littérature française. Bien évidemment il ne cesse de varier selon les régions, les époques et les locuteurs, son parler se transforme comme toutes les langues (le fragnoil de Palaiseau n'est pas celui de Bordeaux). Il n'est heureusement pas la seule forme et chance de métissage, mais il porte indéniablement en lui les marques d'une transculturalité visible, audible... et pourquoi pas gustative ?

Nabil Wakim élucide ainsi son impossibilité de retrouver sa langue et sa problématique de transmission :

Je me sens pris en étau entre ma propre angoisse identitaire et l'injonction à faire entrer ma fille plus encore dans le rang de l'assimilation. (...) Et puis je repense au zaatar. Le zaatar, c'est un mélange de thym, de sumac et de sésame qui est un genre d'épice nationale libanaise. [...] *Zaatar*, c'est un mot arabe que ma fille emploie quotidiennement, parce qu'elle adore en mettre dans son yaourt. Si je ne la retenais pas, elle en mettrait sur le pot-au-feu ou les quenelles au brochet. Je n'arrive pas à lui transmettre la langue, pour l'instant, mais elle, elle a compris comment on fait pour être français et arabe en même temps : on mélange. (Wakim, 2020, 188)

²² Dominique Chancé est critique littéraire d'Œdipe.org, site qui décerne un prix littéraire tous les ans.

Réappropriations

Accorder une place de choix à ce qui est tu, oublié, invisibilisé permet peut-être d'opérer un pas de côté pour considérer d'autres sens, d'autres sensibilités et d'autres façons d'être au monde. La transculturalité, peu assumée, presque hybride, dans laquelle nous avons baigné, nous a peut-être conduites à aller au revers des évidences. Pour ma part, [Marie], m'autoriser à circonscrire mon objet de recherche aux non-transmissions langagières, correspond à un cheminement intime d'auteurisation (D. Leroy 2017), d'autorisation à « mélanger » des expériences de vie, les miennes aux autres pour approcher et tenter d'accéder à une compréhension d'une altérité (Ricœur, 1990, 346). C'est assumer aussi ma part d'implication dans mon sujet de recherche.

De mon côté, [Delphine], il y a presque un aveuglement premier à ignorer le rapport entre les objets de recherche qui m'animent et un questionnement têtue, issu de l'enfance, à recomposer, retisser des épisodes lacunaires, complexes et douloureux de femmes dépréciées, de savoirs méprisés, hybrides, de personnes méconnues. Il me faut en permanence travailler pour remarquer l'évidence biographique de mes implications, que je masque souvent par des perspectives philosophiques ou de manière plus sophistiquée d'une approche épistémologique. C'est en réalité l'expérience quotidienne de l'évidente intelligence de personnes qui n'avaient pas été ou très peu à l'école, qui a fondé le positionnement que je retrouve dans la pensée de Rancière (2004), ma joie de la transgression des pratiques dominantes avec le tout Monde métissé et poétique de Glissant. C'est le goût enfantin pour les histoires racontées et ce qu'elles révèlent de tumultes, de découvertes qui a certainement orienté mes choix méthodologiques.

Pour autant nous ne sommes pas réduites au produit de notre histoire familiale. Nous parvenons par des chemins différents de la recherche (et peut-être parallèles) construits dans une sororité profonde à dire le trauma ressenti et transmis et nous tentons certainement à notre manière de le réparer, à le dépasser :

C'est peut-être là la vérité profonde de l'*anamnesis* grecque : chercher c'est espérer retrouver. Et retrouver, c'est reconnaître ce qu'on a une fois – antérieurement – appris. (Ricœur, 2000, 563)

Avec Marie, nous observons combien nous avons éprouvé et réapproprié différemment la communauté familiale. L'état, le silence – j'effectue un lien direct entre l'attrition maternelle et le silence de répression franquiste – j'ai eu le besoin de les questionner, de les mettre à jour sans bien savoir ce qu'ils

Pour citer cet article : Leroy Delphine & Leroy Marie, 2022, Histoires de mémoires et d'oublis en famille transculturelle : En-je(ux) d'une non-transmission linguistique ? in Jürgen Erfurt, Marie Leroy, Mona Stierwald (édit.) *Mehrsprachigkeit und Transkulturalität in frankophonen Räumen: Modelle, Prozesse und Praktiken/ Plurilinguisme et transculturalité dans les espaces francophones : des modèles théoriques à la négociation des pratiques*, Editions Narr, Tübingen, , pp.225-249.

contenaient, afin peut-être de m'émanciper d'une histoire dans laquelle je ne voulais pas être assignée.

« L'Université ne doit jamais poursuivre qu'un seul véritable objectif – permettre non pas de gagner son pain, mais de connaître la fin et le sens de cette vie que nourrit le pain. » (Du Bois, 2007, 84), cette phrase que Du Bois relie à son histoire académique, de formation personnelle et de projet universitaire pourrait être la nôtre.

Chacune de nous, de sa place, avec ses propres ressources, a retissé dans l'histoire familiale pour s'inventer ses chemins singuliers de recherches. Au fil de nos croisements et détours, nous expérimentons aussi la joie de nous retrouver pour leur donner sens, les réapproprier, et ainsi nous ré-inventer.

Références

- Carracedo, Almudena/ Bahar, Robert (réal.), 2018, *Le silence des autres* [Film], Almodovar & herm (prod.)
- Chancé, Dominique, 2014, « Lydie Salvayre, *Pas pleurer*, éditions du Seuil, 2014, Prix Goncourt. », in [oedipe.org](https://www.oedipe.org), Le portail de la Psychanalyse francophone, <https://www.oedipe.org/spectacle/litterature/paspleurer>
- Coste, Daniel, 2019, « Note sur le concept de transculturalité », in Gabriele Budach et alii (eds.), *Grenzgänge en zones de contact*, Paris, L'Harmattan, 235-244
- Coste, Daniel, 2019, « Note sur le concept de transculturalité », in Gabriele Budach et alii (eds.), *Grenzgänge en zones de contact*, Paris, L'Harmattan, 235-244
- Cyrułnik, Boris 2003, *Le Murmure des fantômes*, Paris, Odile Jacob
- Dalley, Phyllis, 2018, « Insécurité linguistique : nos jeunes ne sont pas malades ! Former des locuteurs et des locutrices confiants », in *symposium francophone 2018, L'insécurité linguistique : parler c'est affirmer notre présence*, Conférence en ligne [https://acelf.ca/francophonie/confiante/insecurite-linguistique-nos-jeunes-n e-sont-pas-malades/](https://acelf.ca/francophonie/confiante/insecurite-linguistique-nos-jeunes-n-e-sont-pas-malades/), lien vérifié le 10/12/21
- Deprez, Christine, 1994, *Les enfants bilingues : langues et familles*, Paris, Didier
- Derrida, Jacques, 1996, *Le monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée
- Dosse, François, 2002, « Le moment Ricoeur de l'opération historiographique », *Vingtième siècle*, revue d'histoire, n° 69, janvier-mars 2001, 137-152
- Du Bois, W.E.B., 2007, *Les âmes du peuple noir*, Bessone M. (trad.), Paris, La découverte
- Emcke, Carolin, 2017, *Contre la haine. Plaidoyer pour l'impur [Gegen den Hass]*, Elisabeth Amerein-Fussler (trad.), Paris, Seuil

- Ernaux, Annie, 1997, *La Honte*, Paris, Gallimard
- Erribon, Didier, 2009, *Retour à Reims*, Paris, Fayard
- Fassin, Didier, 2020, *De l'inégalité des vies*, Édition numérique, Paris, Collège de France
- Forestal, Chantal, 2008, « L'approche transculturelle en didactique des langues-cultures : une démarche discutable ou qui mérite d'être discutée ? », *Éla. Études de linguistique appliquée*, vol. 152, no. 4, 2008, 393-410
- Gille, Maria-Isabel, 2017, « Andalouse en Bourgogne », in Delphine Leroy, « – Des romans ? – Non : leurs vies ! » *Écritures et Auteurs de femmes migrantes hispanophones*, pp. 187- 319. [Conservé à l'APA, n 1099, Garde-mémoire n° 4, écho n°60, [2000], 100 p.]
- Glissant, Édouard, 1993, *Tout Monde*, Gallimard, Paris
- Guérin, Maximilien, 2020, « Transmission et dynamique des parlers du Croissant », *Les Cahiers du GEPE*, Université de Strasbourg, Langues minoritaires : quels acteurs pour quel avenir ? URL : <http://www.cahiersdugepe.fr/index.php?id=3582>
- Haque, Shahzaman, 2019, *Politiques linguistique familiale. Enjeux dynamiques de la transmission linguistique dans un contexte migratoire*, München, Lincom
- Hélot, Christine/ Fialais, Valérie, 2014, « Early Bilingual Education in Alsace: The one language/one teacher policy in question », in Kristine Horner/ Ingrid de SaintGeorges/ Jean-Jacques Weber (eds.), *Multilingualism and Mobility in Europe. Policies and Practices*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 83-102
- Honneth, Axel, 2013, *La lutte pour la reconnaissance*, Rusch Pierre (trad.), Paris, Folio essais
- Iglesias Ovejero, Ángel, 2016, *La represión franquista en el sudoeste de Salamanca (1936-1948)*, Salamanca, Centro de Estudios Mirobrigenses
- Jullien, François, 2016, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, Paris, Editions de L'Herne
- Köpke, Barbara/ Schmid, Monika, 2011, « L'attrition de la première langue en tant que phénomène psycholinguistique », in *Langage, Interaction et Acquisition/ Language, Interaction and Acquisition 2(2)*, 197-220
- Lamore, Jean, 1992, « Transculturation : naissance d'un mot », in *Métamorphoses d'une utopie* [en ligne], Paris, Presses Sorbonne Nouvelle (généré le 23 janvier 2021). URL <http://books.openedition.org/psn/4984>
- Leconte, Fabienne, 2005, « Récits d'enfants bilingues », in Glottopol, n°5, *Situations de plurilinguisme en France : transmission, acquisition et usages des langues*, 27-43
- Léglise, Isabelle, 2019, « Documenter les parcours de familles transnationales : généalogies, biographies langagières et pratiques langagières familiales », in Shahzaman Haque, *Politique Linguistique familiale : Enjeux dynamiques de la transmission linguistique dans un contexte migratoire / Family language policy : Dynamics in language transmission under a migratory context*, München, Lincom, 159-182

Pour citer cet article : Leroy Delphine & Leroy Marie, 2022, Histoires de mémoires et d'oublis en famille transculturelle : En-je(ux) d'une non-transmission linguistique ? in Jürgen Erfurt, Marie Leroy, Mona Stierwald (edit.) *Mehrsprachigkeit und Transkulturalität in frankophonen Räumen: Modelle, Prozesse und Praktiken/ Plurilinguisme et transculturalité dans les espaces francophones : des modèles théoriques à la négociation des pratiques*, Editions Narr, Tübingen, , pp.225-249.

- Leroy, Delphine, 2022, « Mémoires et silences : violences transgénérationnelles et transfrontalières de la répression franquiste » in *REMI (Revue Européenne des Migrations Internationales)*, Vol. 38, 211-238
- Leroy, Delphine, 2017, « Des romans ? – Non : leurs vies ! » : *Écritures et auteurisations de femmes migrantes hispanophones*, Saint-Denis, Connaissances & Savoirs,
- Leroy, Delphine, 2014, « Migración, lenguas y escrituras : Relatos de vida de dos mujeres hispanohablantes », in Ángel Iglesias Ovejero (dir.), *La imagen de la mujer en el contexto histórico, la lengua y la cultura tradicional de El Rebollar y otras partes en el siglo XX*, Actas de las VI Jornadas Internacionales de Estudio de El Rebollar (X Coloquio P.R.O.H.E.M.I.O.), 13 de abril/13-14 de julio de 2013, Cahiers du P.R.O.H.E.M.I.O. (Programme de Recherche sur « Oralité, Histoire, Écriture dans le monde Ibérique », Univ. Orléans), n°13, DVD, Orléans, Presses Universitaires d'Orléans
- Leroy, Marie, 2019, *Des images aux imaginaires du plurilinguisme : Représentations des langues de jeunes à Bozen/Bolzano*, Paris, L'Harmattan
- Leroy, Delphine/ Leroy, Marie (dir.), 2014, *Histoires d'écrits, Histoires d'exils*, Tübingen, Narr Verlag
- Molinié, Muriel, 2015, *Recherche biographique en contexte plurilingue, cartographie d'un parcours de didacticienne*, Paris, Riveneuve éditions
- Monnet-Quelet, Jean-Michel, 2011, *Le marchois, enquête sur un « patois » parlé en Creuse*, Cressé, Edition des régionalismes
- Moro, Marie-Rose, 2010, *Grandir en situation transculturelle*, Paris, Fabert
- Ortiz, Fernando, 2011 [1940], *Controverse cubaine entre le tabac et le sucre*. Bonaldi Jacques-François (trad.) (*Contrapunteo cubano del tabaco y el azucar*), Montréal, Editions Mémoire d'encrier,
- Perregaux, Christiane et al., 2008, « Au sein de familles migrantes : circulation intra et intergénérationnelle des rôles sociaux à partir de la scolarisation de l'aîné. » in Michèle Vatz Laaroussi/ Claudio Bolzman/ Mohamed Lahlou (éds.), *Familles migrantes au gré de ruptures... Tisser la transmission*, Lyon, L'Interdisciplinaire, 53-65
- Rancière, Jacques, 2004, *Le maître ignorant, cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Fayard, Paris
- Ricœur, Paul, 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil
- Ricœur, Paul, 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil
- Rubio, Emma, 2015, « L'immigration galicienne en Catalogne une transculturation de basse intensité », in *Les Langues Néolatines*, n° 374, Juillet-Septembre 2015
- Salvayre, Lydie, 2014, *Pas pleurer*, Paris, Gallimard

- Simon, Diana-Lee/ Domp martin-Normand, Chantal/ Galligani, Stéphanie/ Maire Sandoz, Marie-Odile, 2015, *Accueillir l'enfant et ses langues : rencontres pluridisciplinaires sur le terrain de l'école*, Paris, Riveneuve
- Spolsky, Bernard, 2004, *Language policy*, Cambridge, Cambridge University Press
- Thamin, Nathalie, 2007, *Dynamique des répertoires langagiers et identités plurilingues de sujets en situation de mobilité linguistique*. Thèse de doctorat. Université Stendhal – Grenoble III, non-publiée
- Unterreiner, Anne, 2014, « La transmission de la langue du parent migrant au sein des familles mixtes : une réalité complexe perçue à travers le discours de leurs enfants », in *Langage et société* n° 147, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 97-109
- Wakim, Nabil, 2020, *L'Arabe pour tous. Pourquoi ma langue est taboue en France ?*, Seuil, Paris
- Weirich, Anna/ Leroy, Marie, 2014, « Chercheuses... en migrations ? Échanges d'expériences », in *Hommes et migrations*, 1306, 83-90